

Les livres

André Belleau et Doux-Amer

Volume 2, numéro 6 (12), novembre-décembre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59796ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. & Doux-Amer (1960). Les livres. *Liberté*, 2(6), 376-379.

Chroniques

LES LIVRES

L'avouerais-je? J'ai un faible pour les récits et romans à la première personne. Il s'agit avant tout, j'imagine, d'être un bon lecteur (surtout lorsqu'on s'essaie à la critique), de *marcher*, un peu comme au théâtre où l'on dit parfois du public qu'il est bon, qu'il *marCHE*. C'est après, une fois le livre lu et refermé, qu'il faut décanter ses impressions, faire la part des fausses apparences, permettre à la réflexion critique non pas d'effacer, mais d'éluider le coup de grâce, le coup au coeur. Or le "je" agglutine le lecteur, le tient captif par suite du phénomène bien connu d'identification, l'emporte dans son propre mouvement, lequel souvent, — c'est le péril du genre —, tient davantage au flot verbal qu'à la conscience vraie. La rhétorique, voilà encore une fois l'ennemie!

Ces remarques, je les dois à la lecture de trois romans récents, de valeur fort inégal. Il faut bien s'en rendre compte: toute critique s'accompagne, implicitement ou non, d'une réflexion sur elle-même.

*
* *

Doux-Amer (1) de Claire Martin est un des romans canadiens les plus beaux et émouvants, dans sa gravité tendue, les plus nobles aussi, à cause d'une dureté, d'une férocité lisses et sans faille, qu'il m'ait été donné de lire depuis plusieurs années. Qu'on ne s'y trompe pas: le milieu vaguement littéraire et artistique qui sert de cadre à cette narration d'un amour et les quelques comparses qui s'y agitent n'ont qu'une importance secondaire. Nous sommes ici face à l'essentiel: un homme et une femme luttent dans l'obscurité subliminale des instincts et des forces à la recherche de la première issue discernable. Il s'agit pour eux d'arracher sinon une raison de vivre, du moins une sorte de *survie* leur procurant l'assouvissement et une fragile paix. Leurs ongles sont sanglants. Leur face est maculée de boue. Ce qu'ils nomment leur amour, et dont l'un se repait comme d'un cancer tandis que l'autre s'en évade pour se nourrir de sang nouveau, n'est pas vraiment la raison de cette lutte. Ils ne s'acharnent pas l'un contre l'autre, mais contre eux-mêmes et

(1) *Le Cercle du livre de France, Montréal, 1960, 192 pages.*

faute d'un meilleur mot, le destin, un destin qui est absence tel le néant. A la fin, la dernière vague les rejette côte à côte, vidés, déserts, à jamais indifférents, mais apaisés. . . *"Je n'ai à t'offrir ni fièvre, ni aveuglement, ni frénésie. . . C'est un mince holocauste, je sais. Mais c'est de t'avoir fait tous les autres que m'est venue cette indigence". . .*

Voilà donc ce qu'on ne peut manquer de discerner dans ce roman, sous l'affabulation mi-mondaine, malgré quelques personnages de second plan moins sûrement dessinés et un détachement manifeste dans l'accent, le ton. Que dis-je: détachement? Il faudrait parler plutôt d'une sorte de froideur lucide tout à fait étrangère à un certain ordre de préoccupations féminines où l'odeur des parfums tourne aisément à l'aigre. Il paraît significatif, sous ce rapport, que le narrateur soit l'homme du couple. Or cet homme est, des deux, le plus faible, le dominé. Il s'en rend compte: *"Je songe, parfois, que les sexes ne sont pas seulement divisés en masculin et féminin, mais en dominant et dominé. Si j'ai été heureux, qu'est-ce que cela fait?"* Des deux encore, c'est à lui qu'on a imparti la sensibilité, la délicatesse, la perspicacité, l'attachement à ce qui fut. Gabrielle, elle, derrière son masque de silencieuse dureté et de froide résolution, ne désire plus que chercher ailleurs de quoi nourrir son oeuvre et sa vie. Sur un certain plan, c'est donc l'homme ici qui est la femme, lui qui songe au moment de l'étreinte: *"Je me sentis honteux de ce que j'offrais à mon corps, alors que mon coeur était si dépossédé."* Comment ne pas penser un instant que l'auteur, qui est femme, et qui semble posséder une science sûre des choses de l'amour exempte de toute complaisance et sentimentalité, ne se soit pas un peu livrée par le truchement de cet amoureux tendre, fidèle et épris? O Montherlant, auriez-vous raison?

Je trouve particulièrement belles les quarante premières pages de *Doux-Amer*. Le narrateur, dont la profession est celle d'éditeur, s'efforce de retrouver au travers des souvenirs, — *"La mémoire, comme le coeur, se laisse abuser, et souvent par celui-ci, comme de juste"* —, ce qui fut à l'origine: sa rencontre avec Gabrielle lui apportant un jour un manuscrit, la naissance maladroite de son amour, la première possession. Tout cela est dit avec un constant bonheur, avec beaucoup de finesse et de vérité. A mesure que l'on avance, cependant, le dessin faiblit un peu, la main devient moins sûre. Mais qu'importe! Le sang brouille les lignes. Gabrielle, insatisfaite, jettera sa chair et son coeur en pâture à des gouapes. A l'une d'elles, elle clamera: *"Tu m'as étourdie d'amour. Non pas de l'amour que tu m'as donné, je ne sais même pas si tu m'as aimée. Mais de celui que je t'ai porté. Tu m'as étourdie d'amour, mais tu m'as ravi tout le reste. . . Au lieu de ne penser qu'à moi, comme il eût été naturel, je n'ai tout de suite été que ce que tu voulais, cette chose submergée dans un tourbillon charnel". . .*

C'est ce cri lamentable, répercuté de page en page, qui sauve le roman de Claire Martin du sordide et de la banalité. Deux minotaures se dévorant eux-mêmes: Gabrielle à cause d'une faim et d'une soif dont elle ignore au fond l'objet; l'autre par un besoin éperdu de s'agripper à une raison de vivre, cet amour malheureux devenu cendres après avoir consumé celui qui en souffrait.

"*Rien n'est plus féroce que le coeur*" disait P.-J. Toulet. Ce roman sans âge, de facture très traditionnelle, au style subtilement torturé sous la surface égale des mots quotidiens, l'illustre d'une manière que je ne suis pas près d'oublier.

*
* *

Sans trop savoir pourquoi, j'étais impatient de lire "*Et puis tout est silence* (1)", ce premier roman de Claude Jasmin, qu'ont publié les *Ecrits du Canada français*. Ai-je été déçu? C'est un peu trop dire. Avouons plutôt que je suis resté sur ma faim. Je l'avais pourtant littéralement dévoré, en combattant sans cesse l'envie d'aller voir à la fin comment tout cela finissait.

A y bien penser, cependant, je me rends compte qu'il faut parler de ce roman sur deux plans distincts.

Un jeune homme se trouve prisonnier sous les débris de sa grange écroulée sur lui. Il voulait la transformer en théâtre d'été. Le voilà donc les deux jambes rompues, attendant un secours qui ne vient pas, avec pour toute compagnie un demi-fou menaçant. En sus de l'ankylose, sinon la grangrène, la fièvre et le délire montent peu à peu. C'est là, dit-on, un de ces états douloureux, quoique privilégiés, où la conscience du temps s'abolit, où le passé surgit dans toute son éblouissante vérité. Nous assistons au déroulement du film intérieur, lequel suit un ordre chronologique assez précis. L'enfance et l'adolescence. La révolte et la recherche. L'amour. Or ce long soliloque nous arrache et nous charrie dans son courant. Il coule de source, avec la plus grande spontanéité et simplicité. Rien ici qui sente l'application, la *littérature* au sens péjoratif du mot. Et comme effet, un certain accent de vérité, une vérité qui nous touche. Car cette vie racontée à la manière d'un rêve se détache peu à peu sur un fond de réalité exacte, souvent minutieusement décrite. La nôtre.

L'agacement, d'où vient-il, alors? Nous sommes ici au second plan, celui de la construction et du langage. Il est normal, j'imagine, que dans un état de fièvre tel celui dont il s'agit, le passé non seulement émerge, mais se confonde avec le présent. Jasmin tire parti de ces retours nécessaires à la situation présente pour finir un chapitre et en commencer un autre, avec, comme résultat, une monotonie moins manifeste que lassante à la longue. Par ailleurs, les associations d'idées et de sensations qui provoquent ces retours au présent (ou au passé), ou peut-être la façon dont elles sont amenées, me semblent le plus souvent par trop faciles. Enfin, je regrette de le dire, la langue et le style n'obéissent pas suffisamment aux intentions de l'auteur.

Malgré tout, une oeuvre attachante.

(1) *Ecrits du Canada français*, VII, Montréal, 1960, pp. 35 - 192.

J'ai dû m'y mettre plusieurs fois pour pouvoir terminer la lecture de "Maryse" (1) de Dielle Doran. Je garde de cette oeuvre confuse, raboteuse, l'image indistincte d'une petite fille qui n'est pas fichue d'épouser le jeune homme que sa famille lui destine, et qui, en attendant que le danger soit passé, parle à ses poupées, au frais ruisseau, au nuage vagabond, etc. . . Je n'affirme pas que Dielle Doran soit dépourvue de talent. Non. Il s'agit évidemment d'une erreur. Et une erreur, ça se répare, non? Alors attendons le prochain livre.

André BELLEAU

(1) *Le Cercle du livre de France, Montréal, 1960, 171 pages.*

NOTE: Dans son prochain numéro, *Liberté* rendra compte, entre autres, des livres suivants: "La Corde au cou" de Claude Jasmin, "Tête blanche" de Marie-Claire Blais, "Rafales sur les cimes" de Léo-Paul Desrosiers, "Chansons très naïves" de Gérald Godin, "Mains de sable" de Cécile Cloutier, etc.